

EXPOS

CETTE SEMAINE

VERNISSAGES



Joachim Koester

L'abbaye de Thélème

LE CHÂTEAU DE TOKYO

A partir du 3 août à Vassivière

Le palais de Tokyo prend ses quartiers d'été sur l'île de Vassivière, dans le Limousin, avec une expo-bilan. Au menu, un show gothique et remixé qui réunit des œuvres de Dewar et Gicquel, Vincent Lamouroux, Joachim Koester, Michel Blazy...

Jusqu'au 30 septembre au château de Vassivière, sur l'île de Vassivière, tél. 05.55.69.27.27, www.ciapiledvassiviere.com

CLAUDE LÉVÊQUE



Léo Carbomier - © Claude Lévêque ADAGP

Jusqu'au 31 octobre à Albi

Cet été, Claude Lévêque investit les Moulins Albigeois avec un dispositif d'art total in situ, intitulé *Le Crépuscule du jaguar*. Soit une métaphore du mythe cathare : à l'image d'une piste guerrière, sauvage et sensorielle.

Aux Moulins Albigeois, 41, rue Porta à Albi, tél. 05.63.38.38.91.

MALACHI FARRELL

Jusqu'au 28 octobre à Tours

A travers un ensemble de sculptures et installations mécanisées, Malachi Farrell dénonce les travers d'une violence domestiquée. Pour cette exposition personnelle au CCC de Tours, il évoque le thème de la guerre à travers trois moments forts de la vie d'un soldat : l'enrôlement, le parcours initiatique et la commémoration.

Au Centre de création contemporaine de Tours, 53-55, rue Marcel-Tribut, tél. 02.47.66.50.00, www.ccc-art.com



PS de Malachi Farrell (2007) ADAGP, Paris. Photo : André Morin

Expérience sensorielle et destructrice dans les forêts du Limousin : CYPRIEN GAILLARD, révélation artistique de l'année.

Voyage au bout de la ruine

Cyprien Gaillard

C'est le récit d'une nuit chaotique. Une nuit à la fois violente et magnifique, vandale et poétique, expérience globale d'une dévastation de tous les sens dont il ne reste plus maintenant, sur l'île à nouveau paisible de Vassivière, que des traces : l'intérieur d'un donjon ravagé par le feu et au sol recouvert de cendres, des cadavres de bouteilles abandonnés dans les sous-bois et les restes éteints des fumigènes allumés en pleine nuit dans la forêt de sapins. Et encore tous ces arbres morts, comme arrachés, qui jonchent le parc, et d'autres violemment jetés contre la façade du Centre International d'art et du paysage, comme si une énorme tempête avait saccagé ce joli coin de nature.

Que s'est-il donc passé en ce 14 juillet 2007 sur l'île de Vassivière ? Quelques heures plus tôt, tout est encore à peu près normal. Jusque-là tout va bien. On commence par l'exposition

conventionnelle et très ordonnée du jeune artiste Cyprien Gaillard, 27 ans, incontestable révélation artistique de l'année, récent lauréat du Prix Audi, invité par la directrice Chiara Parisi au centre d'art et du paysage architectural par l'Italien Aldo Rossi.

Salle centrale plongée dans l'obscurité : une nouvelle série de polaroids où l'artiste se livre à des analogies géographiques, face à l'un de ses fameux "films de fumée" où il vide dans la nature la neige blanche des extincteurs - une réactivation du land art sur le mode du vandalisme adolescent. A l'étage, deux pochettes du disque *Milestones* de Roy Orbison datées de 1973, au croisement déjà du graffiti et du land art. Et en fin de parcours, une courte séquence vidéo, *The Lake Arches*, plongeon malvenu d'un jeune homme dans un plan d'eau trop peu profond et dont il ressort aussitôt le nez râpé et le visage tout



Nuit du 14 juillet 2007, site de Vassivière

joignons en nous éclairant avec nos téléphones portables qui brillent comme des lucioles technologiques. Concert live du musicien Koudlam, puis les DJ United Forces 1980 font entendre une techno forestière et xylophone. Granitik prend le relais, entraînant l'arrivée d'un groupe de raveurs locaux. Au fil des heures et de cette "musique des ruines", ainsi que la décrit Gaillard, des corps s'effondrent défoncés de sommeil, comme des ados évadés de la BD *Black Hole* de Charles Burns, d'autres partent en Audi se baigner au lac, d'autres s'agitent encore longtemps sur le dance-floor lumineux formé au sol par le passage au-dessus des arbres d'une fusée de détresse. Et quand plus tard encore on redescend de la forêt vers le centre d'art, qu'on revoit les arbres morts de la tempête, le phare explosé, qu'on entend au loin les cris

ensanglanté. En plan large, le cadre révèle derrière lui les grandes arches majestueuses construites par l'architecte postmoderne Ricardo Bofill – et d'un coup ce vidéo-gag tragique prend la dimension sublime d'un "portrait aux ruines".

On ne comprend d'ailleurs pas tout de suite que cette violence incongrue qui termine l'exposition sert en fait d'ouverture au reste de la nuit, à cette volonté affirmée par l'artiste d'investir sauvagement le paysage, de retourner sens dessus dessous non seulement les lieux, mais aussi ses occupants d'un soir : "Les choses sont beaucoup plus belles quand elles sont abîmées, et c'est vrai aussi des gens", confie-t-il en guise de pré-programme.

Car à l'évidence l'ordre qui règne à l'intérieur de l'exposition contrastera de plus en plus avec le désordre extérieur auquel Cyprien Gaillard va tendre tout au long de cette soirée, à commencer par ce jeté d'arbres qu'il a fait couper dans la forêt et qui couvrent en partie l'architecture du Centre d'art. "Intervention dans le paysage" : c'est sous cette forme qu'il faut comprendre le geste massif de l'artiste sur cette petite île du Limousin, happening progressif qui fait d'ailleurs écho à une autre intervention plus ancienne de l'homme sur la nature, la construction d'un barrage à la fin des années 40, l'engloutissement de huit villages alentour par un lac plus artificiel que naturel, transformant en île ce qui fut autrefois une colline et sa vallée.

“ Les choses sont beaucoup plus belles quand elles sont abîmées, et c'est vrai aussi des gens. ”

S'il outrepassa les règles de la bienséance écologique, l'artiste rappelle aussi l'homme à la violence de ses actions, reprend les cycles alternés de l'ordre et du désordre, et fait resurgir dans la mémoire locale cet épisode funèbre par où la ruine a donné naissance à un "parc naturel" faussement enchanteur.

Nuit tombante vers 22 heures, et donc place au désordre avec le feu d'artifice du 14 juillet. Sauf que l'artiste a fait placer les feux non pas dans le parc, mais à l'intérieur du donjon-phare construit par l'architecte Aldo Rossi, et qui sert habituellement d'espace d'exposition. A l'inverse, il devient ici un lieu d'explosion – vitres brisées du phare, fusées sifflantes, portes soufflées, fumée de partout. Plus tard dans la nuit, on reviendra visiter les lieux noircis, les murs ravagés par le feu et le sol recouvert de cendres. On raconte encore que

Cyprien Gaillard est resté là un long moment, allongé dans le phare, contemplant le spectacle enfumé, fumigène et vandale des alentours. Sensible à la beauté de la ruine, à la poétique de l'émeute, adepte de la théorie de l'entropie chère à Robert Smithson – selon la

quelle tout système tend à la dégradation –, persuadé enfin que du chaos peut naître une nouvelle harmonie.

Entre-temps, il est parti dans les bois avec sa bande de potes, fumigènes à la main, organiser une rave insensée, free-party qui n'a rien d'un technival surencadré, mais tout d'une zone d'autonomie temporaire. Un à un, nous les re-

des uns, les appels des autres, et les sons de basse de la free-party, on comprend que ces éléments épars constituent en somme les épisodes successifs d'un scénario modifiant profondément la perception du lieu.

Plus qu'une exposition, et beaucoup plus qu'une simple soirée déjantée de vernissage, on parlera de cette nuit comme d'une œuvre à part entière, performance collective apparemment hors contrôle mais en réalité très orchestrée par Cyprien Gaillard, artiste animé d'une énergie massive et dont on saisit toute la force de renversement. Dans le genre, revient à l'esprit la mythique exposition *Snow Dancing* organisée par Philippe Parreno en 1995 au Consortium de Dijon, qui prit la forme d'une fête dûment scénarisée dont le visiteur ne trouvait plus que les traces énigmatiques. Sur un mode plutôt "fire dancing", cette nuit je la revois aussi comme un film dont la narration monte progressivement en puissance et offre par moments des séquences hallucinantes. Comme cette ultime vision au lever du jour : une jeune femme venue du fond des bois et qui arrive à son hôtel au petit matin, les pieds nus, les jambes griffées par les herbes et les ronces, les cheveux défaits, l'œil hagard, presque effaré. Comme un personnage lynchien à la fin d'une nuit chaotique dans les forêts profondes de *Twin Peaks*.

Jean-Max Colard

Homes & Graves & Gardens Jusqu'au 28 octobre au Centre International d'art et du paysage, Ile de Vassivière (87), tél. 05.55.69.27.27.

/// www.ciapiledelvassiviere.com